



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

139 | 2008
2006-2007

Histoire des doctrines stratégiques

Histoire des idées géopolitiques et géostratégiques

La réflexion géopolitique en France

Martin Motte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/486>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 290-291

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Martin Motte, « Histoire des idées géopolitiques et géostratégiques », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/486>

Tous droits réservés : EPHE

HISTOIRE DES IDÉES GÉOPOLITIQUES ET GÉOSTRATÉGIQUES

Chargé de conférences : M. Martin MOTTE

Programme de l'année 2006-2007 : *La réflexion géopolitique en France.*

Au cours de l'année 2005-2006, nous avons prolongé notre réflexion de 2004-2005 sur l'école géopolitique allemande en étudiant plus précisément la réflexion de Ratzel, de Haushofer et du Suédois germanophile Kjellén sur le problème des frontières. Nous avons insisté sur l'ambiguïté de l'expression « frontières naturelles » sous leurs plumes : bien qu'ils prennent en compte son acception classique, ils la relativisent en insistant sur le fait que le progrès technique permet de s'affranchir de la géographie physique. Ils introduisent alors un deuxième sens du mot : sont « naturelles » les frontières qui répondent le mieux aux tendances « naturelles » de tout État, c'est-à-dire selon eux l'accroissement démographique *et* le développement autarcique, dont la combinaison implique nécessairement l'expansion territoriale. Dans cette perspective, la frontière est avant tout un phénomène dynamique, ce qui explique que l'école allemande de géopolitique ait pu cautionner de près ou de loin les projets expansionnistes du pangermanisme puis du national-socialisme.

L'année 2006-2007 a été consacrée aux géopoliticiens français. L'expression est certes problématique puisque le terme de « géopolitique » n'a guère été usité en France, sinon précisément pour dénoncer l'expansionnisme allemand. Néanmoins, nombre d'auteurs français du premier xx^e siècle ont jeté des ponts entre la géographie et la politique, de sorte qu'il était tentant de les comparer à leurs homologues et rivaux de l'aire germanique. Une première série de conférences a porté sur André Chéradame, professeur à l'École libre des sciences politiques, dont les travaux ont connu une notoriété certaine des années 1910 à l'entre-deux guerres. On a là une géopolitique française qui, pour se vouloir libérale et démocratique, s'expose aux mêmes reproches épistémologiques que la géopolitique allemande : l'une et l'autre mettent des matériaux d'une grande valeur scientifique au service de parti-pris idéologiques à peine dissimulés. Aux diatribes de Haushofer contre la Tchécoslovaquie, « État-méduse », répondent par exemple les imprécations de Chéradame contre l'Autriche-Hongrie, « État parasitaire ». Comme les principes invoqués par les géopoliticiens allemands, ceux de Chéradame sont à géométrie variable : d'une part il plaide pour la réorganisation de l'Europe centrale sur la base du principe des nationalités, de l'autre il introduit des considérations stratégiques et économiques justifiant des entorses à ce principe, notamment la concession des monts des Sudètes à la Tchécoslovaquie en dépit de leurs populations allemandes. Nous avons insisté sur les rapports dialectiques entre géopoliticiens français et allemands : Chéradame interprète les revendications pangermanistes les plus radicales comme constituant le programme du *Reich* wilhelmien lui-même, ce qui était loin d'être le cas, en retour de quoi Haushofer déclare n'avoir fait que repren-

dre l'outillage mental des géopoliticiens anglais et français, parmi lesquels il cite particulièrement Chéradame. Dans le même ordre d'idées, il est frappant de voir à quel point l'un et l'autre auteur estiment que la conscience géopolitique de leur nation est en retard sur celle de l'adversaire : c'est un bon exemple de ces jeux de miroir et de ces rivalités mimétiques qui ont constitué l'ascension aux extrêmes intellectuels d'où sont sorties les deux guerres mondiales.

Une autre série de conférences a été consacrée au célèbre *Kiel et Tanger* de Charles Maurras (1^{re} éd. 1910, réédition augmentée en 1913), dont l'influence a été très profonde et très durable jusqu'à De Gaulle, qui l'a paraphrasé, et à Pompidou, qui l'a longuement cité et commenté dans un discours prononcé en 1972 à l'École libre des sciences politiques. Pour Maurras, la France de 1910 n'est déjà plus une grande puissance, mais seulement une puissance moyenne. Sa seule chance de survie consiste à exploiter au mieux la rivalité mégalomane des grandes puissances (Allemagne, Russie, Angleterre, États-Unis), en fédérant les petites et moyennes puissances désireuses d'échapper à leur joug et en profitant de ce que les potentiels de ces grandes puissances s'équilibrent, d'où un effet de dissuasion qui atteindra son plein développement avec l'émergence du fait nucléaire (comme Maurras l'écrira dans les jours suivant l'anéantissement d'Hiroshima). En apparence, le propos n'est qu'une actualisation de la réflexion de l'Ancien Régime et du Traité de Vienne sur l'équilibre européen. Mais Maurras fait des références appuyées à son maître en matière de relations internationales, l'historien et publiciste Frédéric Amouretti, dont l'approche positiviste des liens entre le cadre naturel et les formes de sociabilité, nourrie de vastes connaissances historiques, géographiques, ethnologiques et sociologiques, n'est pas sans rappeler la manière de Ratzel : Amouretti avait entre autres postulé l'existence de cycles géopolitiques, les uns dominés par des forces centripètes tendant à la constitution d'États impériaux, les autres par des forces centrifuges aboutissant à la dislocation de ces États. Même si l'école maurrassienne insiste sur le fait que l'on ne peut traiter l'État en organisme que par analogie, elle partage donc avec les Allemands la notion de « vie de l'État ».

La dernière série de conférences, restée inachevée et devant être prolongée en 2007-2008, a porté sur *La géographie de l'histoire* publiée par Jean Brunhes et Camille Vallaux en 1921. Ratzel y est souvent cité et presque aussi souvent critiqué, sans que l'on sache toujours ce qui lui est reproché. En fait, l'inspiration des auteurs est très proche de la sienne : ils voient notamment dans les frontières le résultat de « pressions de contiguïté » qui « croissent parallèlement à la crue du peuplement et à l'accroissement de la valeur du sol », bref « aux conditions de vie des États ». C'est précisément, nous semble-t-il, parce qu'ils doivent beaucoup à Ratzel que Brunhes et Vallaux l'épinglent sur des détails accessoires : au lendemain de la victoire sur l'ennemi abhorré, il leur est très difficile de reconnaître l'ampleur de leur dette envers le maître allemand.

En conclusion – provisoire –, il semble légitime de parler d'une école ou d'écoles géopolitiques françaises. Cela n'a rien d'étonnant si, comme nous l'avions suggéré dans des conférences précédentes, la géopolitique est entre autres choses une méthode d'appréhension d'un défi qui s'est posé à toutes les sociétés industrielles, celui du changement d'échelle spatiale des phénomènes politiques induit par les nouveaux moyens de transport et de communication, sans oublier l'influence du darwinisme social dans ces mêmes sociétés.